



Sous-direction Archéologie, Ethnologie,  
Inventaire et Système d'information  
*Collection Ethnologie de la France*  
CAHIER 22

Sous la direction de  
Claudie Voisenat

# IMAGINAIRES ARCHÉOLOGIQUES

Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris

Pierre Lagrange

## Les controverses sur l'Atlantide (1925-1940)

L'archéologie entre vraie et fausse science

On a beaucoup débattu, et on débat encore beaucoup, de l'existence de l'Atlantide. Régulièrement, la grande presse évoque telle ou telle nouvelle localisation du mystérieux continent disparu<sup>1</sup>. À côté de ces débats, l'Atlantide a suscité un certain nombre d'études de la part de spécialistes de l'histoire ancienne ou des mythes littéraires. Un bilan comparé de ces quelques travaux scientifiques et des nombreuses publications grand public donne l'impression de deux mondes, qui coexistent et s'ignorent.

### Une Atlantide oubliée

On constate ainsi l'absence d'études sur les controverses actuelles ou récentes, comme si se rapprocher de l'époque présente réduisait la capacité à rendre compte d'un débat. Lorsqu'il arrive malgré tout qu'un chercheur aborde la question de l'Atlantide aujourd'hui, c'est pour se contenter d'étudier des fictions produites sur le thème du continent disparu. Comme sur d'autres sujets liés à ce domaine aux frontières floues qu'on appelle le paranormal<sup>2</sup>, les travaux s'arrêtent au seuil de l'époque actuelle, ou bien se concentrent sur un

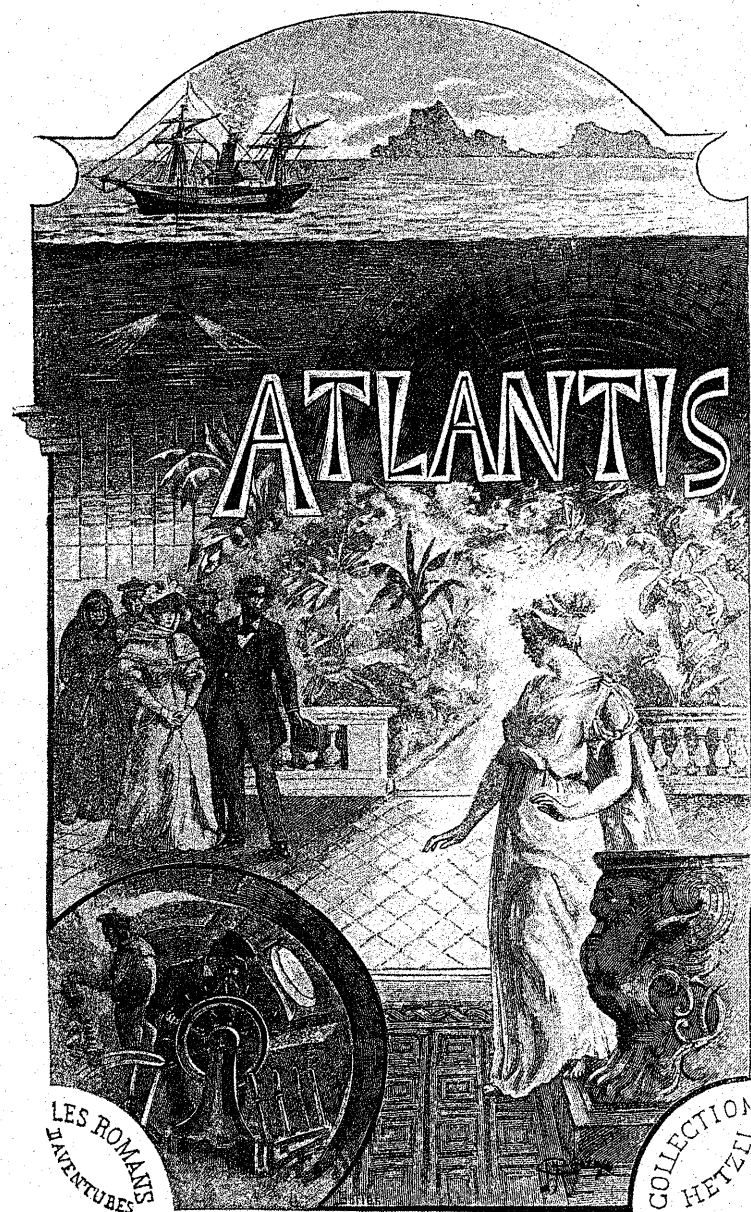
1. Parmi les localisations récentes, on trouve bien entendu l'île de Santorin (hypothèse défendue par l'archéologue grec Spiridon Marinatos, voir Duchêne 1994), l'embouchure du détroit de Gibraltar (Grumbert 2001), l'Anatolie (Bahn 1995), ou encore l'antique cité de Troie (Zangger 1992).
2. Ce phénomène, en effet, ne concerne pas que l'Atlantide. D'autres sujets présentant la même apparence de marginalité scientifique soulèvent les mêmes difficultés. On étudie le spiritisme du XIX<sup>e</sup> siècle, désormais sans enjeu, en se gardant d'aborder la parapsychologie actuelle, lourde de polémiques potentielles. On étudie les Martiens imaginés par la science-fiction, sagement cantonnés à la catégorie

aspect qui permet d'éviter de se questionner sur ce que nous considérons comme les cadres scientifiques du réel. Le plus souvent, l'analyse se concentre sur des domaines dont la marginalité est suffisamment évidente pour que personne ne vienne imaginer qu'on puisse parler de la réalité.

Mentionnons deux exemples récents de travaux remarquables consacrés au mythe de l'Atlantide : *Le Mythe littéraire de l'Atlantide*, par Chantal Foucier (2004), et *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, par Pierre Vidal-Naquet (2005)<sup>3</sup>. Ces deux livres étudient en détail toute une période de l'histoire des controverses autour du continent disparu, mais, étonnamment, omettent tous deux le mouvement « atlante » né en France à partir du début des années 1920, et les thèses proposées par de nombreux auteurs plus récemment. Le livre de Chantal Foucier est attaché aux seuls aspects littéraires de la question atlante. À travers son ouvrage, Pierre Vidal-Naquet discute en détail les interprétations archéologiques de la question atlante dans le passé (notamment au XVII<sup>e</sup> siècle, chez Olof Rudbeck) mais, lorsqu'il arrive au XX<sup>e</sup> siècle, ne considère plus que la récupération de ce thème par l'idéologie nazie. S'il évoque la démarche de ces archéologues cherchant un noyau de réalité crétois à l'histoire de Platon, c'est pour les critiquer à partir de sa propre analyse du mythe platonicien, et non pas pour étudier leur démarche d'un point de vue historique. De façon significative, donc, les débats récents sur la réalité de l'Atlantide continuent d'être totalement ignorés par l'analyse sociale. Il semble bien qu'une partie du problème demeure intouchable.

littérature, surtout pas les extraterrestres tels que se les représente cette discipline scientifique qu'est l'exobiologie (l'étude de la vie extraterrestre), ou tels que les discutent les passionnés d'ovnis. Les revenants médiévaux ont désormais leur ouvrage de référence (Schmitt 1994), mais les NDE (*Near Death Experiences*), ces expériences au cours desquelles certains de nos contemporains prétendent avoir eu un aperçu sur l'au-delà, n'intéressent personne. Il est significatif de constater que dans le cadre d'un article sur les mythes, paru dans la revue *L'Homme* en 1988, la seule comparaison que Michel Perrin et Jean Pouillon peuvent envisager avec la modernité concerne les extraterrestres mis en scène par la science-fiction. Comme si le discours scientifique, ou celui qui est tenu sur les ovnis, n'avait pas imaginé des E.T. bien plus intéressants pour l'analyse des catégories de la réalité moderne (Perrin & Pouillon 1988).

3. L'ouvrage de Pierre Vidal-Naquet est l'aboutissement d'un intérêt ancien porté au mythe de l'Atlantide, jalonné par la publication de plusieurs articles. Voir Vidal-Naquet (1982 ; 1983 ; 1990).



Frontispice du roman d'André Laurie, *Atlantis*, publié chez Hetzel.  
De son vrai nom Paschal Grousset, Laurie a collaboré avec Jules Verne.

Quand l'analyse ne les ignore pas, elle les traite comme de « simples » déviations par rapport à la raison – déviations dont l'explication sociologique serait à produire (pour une critique de ce discours, voir Latour 1995 : 439-443). L'historien ou le sociologue semble ainsi n'avoir le choix qu'entre deux attitudes. Soit il sépare le vrai du faux et explique l'un par l'autre. Soit il se montre carrément incapable d'analyser le sujet, n'y voyant pas une question pertinente.

### Une archéologie minoritaire

Cela revient à ignorer un fait : au vu du nombre de livres qui paraissent sur ce sujet – ou sur des thèmes voisins, comme l'histoire et les mystères de l'Égypte ancienne –, et au vu de leur succès, on peut soupçonner que l'Atlantide – ou l'Égypte – présentée dans de nombreux ouvrages récents suscite plus d'intérêt de la part du public que les thèses des scientifiques du CNRS – ou, pour être plus exact, que le public ne voit pas forcément de différence entre un documentaire sur une expédition CNRS à Guizeh et les thèses de tel auteur sur le caractère antédiluvien du Sphinx ou les prophéties de la pyramide de Kheops. On peut parier que pour une bonne partie de la population, l'Atlantide est plus une réalité qu'un mythe, et que l'Égypte de Robert Beauval et de Graham Hancock, deux auteurs à succès, l'emporte sur celle des manuels d'égyptologie. Le discours de l'archéologie scientifique est écouté et discuté au sein des étroits réseaux que celle-ci a construits, mais en dehors de ces réseaux, les livres que lit le public mélangent les ouvrages de vulgarisation écrits par de « vrais » archéologues et les ouvrages écrits par des archéologues « parallèles » tels Colin Wilson, Robert Beauval et autres.

Il est sans doute rassurant de se dire, entre archéologues ou anthropologues appartenant au même milieu de la recherche, que « tout ça » n'est que crédulité populaire et pseudoscience<sup>4</sup>, il n'en reste pas moins que passé les murs du CNRS ou des institutions de recherche, la voix de la science se perd rapidement parmi les nombreux discours proposés sur l'archéologie. Même dans le simple domaine de la vulgarisation de leurs idées, les chercheurs ne parviennent déjà plus à maintenir leur propos sans le voir déformé.

4. Ainsi procède Lauric Guillaud, auteur de plusieurs travaux érudits sur l'histoire littéraire du thème de l'Atlantide, en évoquant à plusieurs reprises l'existence d'« ouvrages de pseudo-sciences » sans remettre cette notion dans son contexte (Guillaud 2001 : 14).

Qualifier un domaine de parascience<sup>5</sup> ne constitue donc pas une explication, mais bien la chose à expliquer<sup>6</sup>.

### L'Atlantide, une histoire contemporaine

La façon dont les débats actuels sur l'Atlantide ou l'histoire ancienne sont oubliés, ou traités comme simples mythes par les historiens ou les anthropologues, revient aussi à commettre une erreur sur le cadre dans lequel l'analyse doit s'opérer. Car l'historien des controverses contemporaines sur l'Atlantide, ou des (para)sciences en général, doit faire face à un nouveau problème, celui du registre d'explication auquel le chercheur aura recours pour analyser les débats sur l'Atlantide.

De fait, l'analyse des controverses sur l'Atlantide au XX<sup>e</sup> siècle est une question qui relève de la compétence des historiens du monde contemporain ou des sociologues des controverses scientifiques, pas de celle des historiens de l'Antiquité. Il ne s'agit pas de relativiser l'explication des interprètes savants des mythes platoniciens comme Pierre Vidal-Naquet, il s'agit juste de ne pas confondre deux niveaux d'analyse : celui qui consiste à comprendre le récit de Platon (c'est la tâche de l'helléniste), et celui qui consiste à rendre compte du débat d'interprétations qui se joue actuellement autour de ce récit (domaine d'analyse de l'historien des controverses contemporaines)<sup>7</sup>. Le fait que la question dans son ensemble dépasse largement le domaine des spécialistes appelle précisément une analyse et une explication, non une liquidation.

Pourtant, les différents historiens tendent à prendre pour cadre de référence l'interprétation du mythe de l'Atlantide proposée par les spécialistes du texte de Platon, au lieu de remarquer que, pour l'époque contemporaine, cette interprétation est l'une des composantes

5. Parfois, les mots sont encore plus forts. Un autre spécialiste des controverses sur l'Atlantide, l'historien et archéologue Paul Jordan, parle quant à lui de « syndrome » – terme qui satisfait Pierre Vidal-Naquet (2005 : 17).
6. Le débat sur la notion de parascience renvoie également aux discussions sur le « grand partage », la prétendue différence entre pensée scientifique et pensée magique. Pour des discussions de ces notions, on se reportera à Jack Goody (1979 ; 1986), Elizabeth Eisenstein (1991) et Bruno Latour (1985).
7. Daniel S. Milo (1997) a soulevé le même problème à propos de l'an Mil. Contrairement à ce que l'on croit souvent, le débat autour de la croyance aux peurs de l'an Mil est un débat non de médiévistes mais d'historiens modernes, en ce qu'il n'a pas lieu en l'an Mil mais au XIX<sup>e</sup> siècle.

à analyser. Pour ce type de travaux, l'interprétation correcte du mythe platonicien devient la base stable à partir de laquelle le chercheur pointe une à une les erreurs des « atlantomanes » – erreurs qu'il s'attache ensuite à expliquer « sociologiquement ». Il commet là une erreur de méthode, une confusion sur ce qui fonde une explication sociale de la question atlante. L'existence d'analyses fines du récit platonicien par les hellénistes ne saurait se substituer à ni constituer la base d'une analyse sociologique et culturelle de la controverse sur l'Atlantide. Pour traiter des interprétations actuelles, fussent-elles jugées délirantes, il ne s'agit pas de se contenter d'établir un partage entre les analyses sérieuses des hellénistes et celles jugées délirantes des atlantomanes, mais de décrire et d'expliquer les critères du sérieux, et d'expliquer de quelle façon se fait le partage, y compris à notre époque.

Il faut donc se garder, en premier lieu, de commettre l'erreur d'analyser les idées des auteurs de livres d'archéologie « parallèle » du point de vue de l'archéologie scientifique – comme si Jean-Claude Schmitt envisageait la superstition du point de vue de saint Augustin, au lieu d'analyser à la fois les superstitions et le discours de saint Augustin à travers lequel cette catégorie s'élabore<sup>8</sup>. Mieux vaut décrire de façon « symétrique » les discours des différents acteurs – les scientifiques comme les non scientifiques – en se posant les mêmes questions pour tous : comment construisent-ils leurs cadres de réalité ?

Se contenter de parler de croyance revient ni plus ni moins à ignorer les multiples façons dont, côtoyant sur les rayonnages des librairies des ouvrages qu'ils désavoueraient, les livres de vulgarisation scientifique proposent, malgré eux, un mélange entre l'archéologie académique et une archéologie proche de celle d'Indiana Jones. Cela revient à ignorer, on le voit, les façons subtiles dont se déroule la

8. Dans une étude consacrée aux traditions folkloriques dans la culture médiévale, Jean-Claude Schmitt note, à propos de la catégorie de superstition, que « l'historien de la civilisation occidentale ne prend pas suffisamment garde au fait qu'il appartient lui-même à la société dont il étudie l'histoire ». Touchant cette notion de superstition, il note encore : « Admettre *a priori* la "réalité" des "superstitions" ne peut en effet qu'engager à leur trouver une raison d'être ; mais si les "superstitions" étaient d'abord un mot, une catégorie du discours savant, l'explication ne serait-elle pas à chercher plutôt dans l'analyse des idéologies que dans la psychologie ? » (Schmitt 2001 : 139). Dans son étude célèbre sur les superstitions, il écrit : « J'emploierai toujours le mot "superstition(s)" avec des guillemets pour bien marquer qu'il s'agit d'un mot de l'époque étudiée, non d'un concept actuel de l'historien » (Schmitt 1988 : 421). Voir aussi Natalie Davis Zemon (1979).

confrontation de ces auteurs non reconnus avec la science – confrontation qui ne passe guère par la controverse, mais plutôt par un mélange dans le domaine éditorial. Cela revient enfin à ignorer, tout simplement, comment s'élabore la culture commune sur ces sujets.

En fixant les termes « mythe », « réalité », « science » ou « pseudo-science », on s'interdit de comprendre comment les notions qu'ils recouvrent sont définies par ceux qui les mettent en œuvre, surtout s'ils sont contemporains. On s'interdit finalement de s'interroger sur les relations qu'entretiennent les discours « marginaux » sur l'Atlantide avec la science et l'argumentation scientifique. Cela revient à oublier que si, pour un archéologue, il est facile de faire la différence entre un « bon » et un « mauvais » livre sur l'Atlantide ou sur les pyramides, les codes de reconnaissance auxquels il recourt ne sont pas partagés par l'immense majorité de ses contemporains. Il serait dommage, à une époque où l'anthropologie se déclare tellement intéressée par la différence culturelle sous toutes ses formes, d'ignorer les processus par lesquels nos contemporains construisent leur regard archéologique au profit d'une simple disqualification de ce regard comme croyance ou pseudo-science.

L'analyse des débats sur l'Atlantide à notre époque implique non pas de démarquer la question atlante des questions légitimes de l'archéologie, mais de comprendre dans quelles circonstances cette question s'est séparée de ce qui est considéré comme relevant d'une pratique scientifique de l'archéologie. Il convient par conséquent de reconnaître à ces parasciences le statut de fait historique et culturel, et de les traiter avec le même soin que tout autre fait historique et culturel.

Nous allons donc nous pencher sur certaines controverses nées au XX<sup>e</sup> siècle à propos de l'Atlantide. Évoquée pour la première fois par le philosophe Platon au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'Atlantide a été dès cette époque l'objet d'intenses polémiques. Son succès ne s'est pas démenti depuis. De nombreux philosophes se sont penchés sur l'« énigme » de l'Atlantide. Pendant longtemps, l'existence historique de ce monde disparu fut tenue pour acquise par beaucoup d'entre eux, même si sa localisation faisait l'objet de discussions<sup>9</sup>.

9. L'Atlantide a été localisée à peu près partout sur Terre. Elle a même été recherchée sur la Lune ! Parmi les localisations les plus célèbres, outre l'Atlantique et la Méditerranée, Olof Rudbeck désigna la Suède (Svenbro 1980). L'astronome Jean-Sylvain Bailly voulut débattre à ce sujet avec Voltaire.

Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'Atlantide fut de plus en plus souvent considérée comme un sujet en marge des questions scientifiques légitimes, en même temps qu'il offrait matière aux romanciers (Jules Verne, Pierre Benoit, etc.). En 1841, le philosophe Thomas-Henri Martin proclama, au terme d'une longue étude érudite consacrée au mythe de Platon, que cette contrée mystérieuse appartenait « à un autre monde, qui n'est pas dans le domaine de l'espace, mais dans celui de la pensée » (Martin 1841). Le mystérieux continent suscitait également l'intérêt des occultistes et des théosophes, ce qui semblait donner raison à Martin. Aux États-Unis, le livre du diplomate américain Ignatius Donnelly<sup>10</sup>, *Atlantis. The Antediluvian World*, publié en 1882 à New York chez Harpers, connaît un immense succès. En France, *L'Atlantide* de Pierre Benoit (1886-1962), paru en 1919, redonne vigueur au sujet. Le romancier situe le mystérieux royaume au Sahara, dans le Hoggar. Dès 1921, un premier film, réalisé par Jacques Feyder, retrace l'histoire imaginée par Benoit.

De plus en plus, la question de l'existence de l'Atlantide fait l'objet de polémiques visant à faire le départ entre une véritable interrogation scientifique et des démarches marginales. Dans les années 1900-1910, des scientifiques se penchent sur l'énigme dans le cadre de la théorie des ponts intercontinentaux – théorie géologique qui semble fournir une base solide à l'idée qu'un vaste continent a pu exister au milieu de l'Atlantique. Divers ouvrages paraissent au milieu des années 1920, notamment une bibliographie due à Jean Gattefossé, ingénieur chimiste à Casablanca, et Claudius Roux, docteur ès sciences, conservateur adjoint de la bibliothèque de Lyon (Gattefossé & Roux 1926), ainsi qu'un ouvrage rédigé par Roger Dévigne. À la même époque, la revue littéraire *Mercure de France*, créée en 1890 sous la direction d'Alfred Vallette, et qui publie les grands écrivains du moment, fait paraître une série d'articles soutenant des approches fort distinctes du sujet. Le premier article est signé par Paul Le Cour, qui se passionne pour la métapsychique et l'occultisme. Devant l'intérêt qu'il suscite, la rédaction du *Mercure* lui commande de nouveaux articles. Bientôt, d'autres auteurs se mêlent de la discussion, qui analysent différemment les faits, ou qui renvoient l'Atlantide au rang des mythes, comme c'est le cas de Paul Couissin, de l'université d'Aix-en-Provence.

10. En 1888, dans l'ouvrage intitulé *The Great Cryptogram*, le même Donnelly se penchera sur le « mystère de Shakespeare » en reprenant l'hypothèse selon laquelle ses pièces auraient en réalité été écrites par son contemporain Francis Bacon.



Carte de l'Atlantide et de ses colonies (en blanc), extraite du grand classique de Ignatius L. Donnelly, *Atlantis: the Antediluvian World*, paru en 1882.

Ces controverses sur l'Atlantide ont été oubliées par les historiens du mythe atlante. Nous avons choisi de les étudier ici, et tout particulièrement celles qui ont accompagné la création de la Société d'études atlantéennes par Paul Le Cour et Roger Dévigne en 1926.

### L'Atlantide, une question scientifique légitime ?

Les débats qui se mettent en place autour de l'Atlantide au début du XX<sup>e</sup> siècle en France invitent à mettre en cause l'idée selon laquelle la question atlante se poserait systématiquement à cette époque en terme d'opposition entre vraie et fausse science. Au tournant du siècle, l'Atlantide semble en effet un sujet de discussion légitime au sein d'un certain nombre de disciplines scientifiques. Des chercheurs, venus d'horizons divers, considèrent que le récit de Platon renvoie à une réalité historique, géologique et archéologique. Leur intérêt prend place dans un contexte bien particulier, celui des controverses sur les communications transatlantiques. Les scientifiques d'alors pensent que des ponts intercontinentaux auraient jadis relié les continents nord-américain et européen et les continents sud-américain et africain, avant de s'effondrer peu à peu dans l'océan Atlantique. L'Atlantide aurait pu correspondre à de grandes îles atlantiques, restes de ces ponts. À ces conclusions tirées de la géologie répondaient bien entendu des hypothèses issues de la zoologie, de la paléontologie ou de l'archéologie.

En 1905, l'ingénieur et ex-ministre des Finances à Athènes, Phocion Negrès fait une communication au Congrès international d'archéologie d'Athènes sur « la question de l'Atlantis de Platon ». Il remarque notamment : « Ainsi donc l'accord entre le récit de Platon et les phénomènes géologiques se poursuit jusque dans les moindres détails. Tout doute doit cesser ; l'Atlantis a existé. »

En 1913, Louis Germain publie dans les *Annales de géographie* une étude intitulée « Le problème de l'Atlantide et la zoologie », dans laquelle il conclut :

On peut [...] apporter cette certitude : qu'un grand continent a jadis existé au milieu de l'Atlantique là même où Platon situe son Atlantide ; que les Açores, Madère, les Canaries, l'archipel du Cap-Vert en sont les derniers vestiges ; enfin que les ultimes secousses de l'effroyable cataclysme qui fit disparaître sous les eaux une terre aussi considérable sont assez rapprochées de nous pour que l'homme en ait conservé la tradition orale, tradition que les

écrivains grecs nous ont fidèlement transmise, à peine affaiblie par l'empreinte du temps (Germain 1913).

Le 30 avril 1928, Léonce Joleaud, professeur à la Sorbonne, donne une conférence à la Société de géographie sur « L'Atlantide envisagée par un paléontologiste » (Joleaud s. d.). Il s'interroge : « Doit-on ou ne doit-on pas faire état du récit de Platon dans des recherches d'ordre scientifique ? Convient-il de discuter l'exactitude des indications données par le *Timée* et le *Critias*, ou bien faut-il envisager les chapitres de l'histoire de l'Atlantide dans ces livres comme une fiction poético-philosophique ? » Joleaud conclut :

Les livres de Platon, dans leur partie traitant de l'Atlantide, sont précisément remarquables, comme on l'a vu, par la netteté des documents géologiques dont ils font état. Et ce point mériterait même à lui seul d'assurer une place, dans le domaine des recherches scientifiques, au problème atlantéen.

Comme d'autres scientifiques à cette époque, le géologue Pierre Termier, professeur à l'École des mines de Paris, se penche sur l'énigme de l'Atlantide. Dans une conférence donnée le 30 novembre 1912 à l'Institut océanographique de Paris, il explique que « depuis un petit nombre d'années, la science revient à l'Atlantide. Quelques naturalistes, géologues, zoologistes ou botanistes se demandent aujourd'hui si Platon ne nous a pas transmis, en l'amplifiant à peine, une page de la réelle histoire de l'humanité. Aucune affirmation n'est encore permise ; mais il semble de plus en plus évident qu'une vaste région, continentale ou faite de grandes îles, s'est effondrée à l'ouest des Colonnes d'Hercule, autrement dit du détroit de Gibraltar, et que son effondrement ne remonte pas très loin dans le passé » (Termier 1913 : 2). Termier évoque la question des ponts intercontinentaux, ainsi que la présence de volcans sous-marins, témoins d'effondrements de terrain. Il a la « certitude que quelques-uns de ces effondrements datent d'hier, sont d'âge quaternaire, et qu'ils ont pu, par conséquent, être vus par l'homme ; certitude que quelques-uns ont été soudains, ou tout au moins très rapides. Voilà de quoi encourager ceux qui se fient encore au récit de Platon. Géologiquement parlant, l'histoire platonicienne de l'Atlantide est extrêmement vraisemblable » (*ibid.* : 17). Reste une question à laquelle le géologue n'a pas de réponse : « Le cataclysme n'est pas douteux. Des hommes existaient-ils alors, qui aient pu en subir le contre-coup et en transmettre le souvenir ? Toute la question est là. Je ne la crois pas du tout insoluble mais [...] c'est de l'Anthropologie, de l'Ethnographie, enfin de l'Océanographie, que j'attends maintenant la réponse définitive » (*ibid.* : 20). Il poursuit

encore : « En attendant, libre à tous les amoureux des belles légendes de croire à l'histoire platonicienne de l'Atlantide ! Non seulement la science, la plus moderne science, ne leur en fera pas un crime ; mais c'est elle-même qui, par ma voix, les y invite » (*ibid.* : 20).

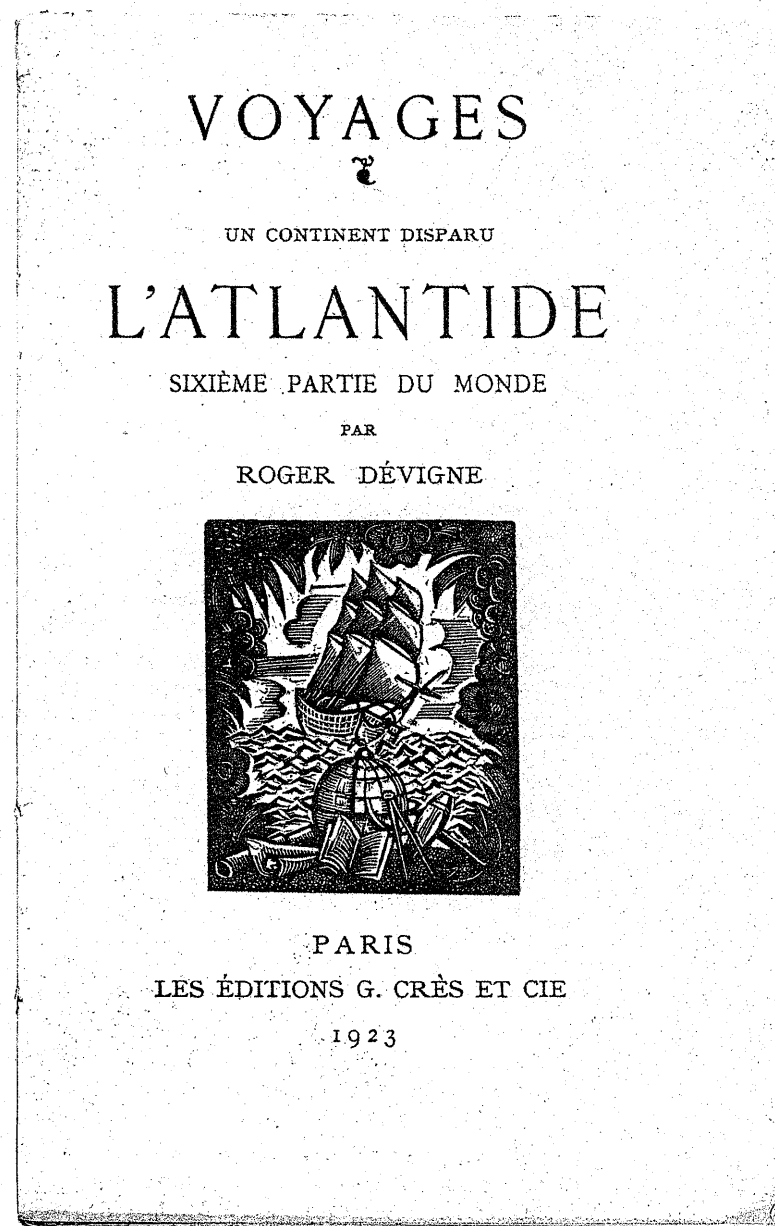
Au début du siècle, le météorologue allemand Alfred Wegener avance la théorie de la dérive des continents, concurrente de celle des ponts intercontinentaux, afin d'expliquer les relations que semblent avoir entretenues, aux temps géologiques, le vieux et le nouveau continent. Wegener soutient que l'Europe, l'Afrique et l'Amérique se seraient déplacées en s'écartant les unes des autres. Sa théorie est toutefois rejetée par la majorité des scientifiques. C'est ainsi que Pierre Termier écrit en 1924 : « La théorie de Wegener est pour moi un beau rêve, un rêve de grand poète. On cherche à l'étreindre ; et l'on s'aperçoit que l'on n'a dans les bras qu'un peu de vapeur ou de fumée ; elle est à la fois séduisante et insaisissable » (Termier 1924).

### Paul Le Cour, Roger Dévigne et l'Atlantide

L'Atlantide est donc encore, au début du XX<sup>e</sup> siècle, une question débattue par des scientifiques. Elle fait en outre l'objet de discussions dans d'autres contextes. Comme nous allons le voir, ces débats non plus ne se laissent pas réduire à une opposition entre vraie et fausse science. Ils opposent de fait deux acteurs situés l'un comme l'autre aux marges de la pratique scientifique légitime.

Dans un livre paru en 1923, *Un continent disparu. L'Atlantide, sixième partie du monde*, le journaliste et romancier Roger Dévigne<sup>11</sup>, qui a lu les publications scientifiques que nous

11. On possède peu d'informations biographiques sur Roger Dévigne, sinon qu'il est également poète, qu'il suit les cours de l'école Estienne et fonde une imprimerie en 1919, l'atelier L'Encrier. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : *Le Cheval magique*, Paris, L'Encrier, 1924 ; *Les Camelots de la reine*, Liège, À la lampe d'Aladdin, 1928 ; *Mon voyage en Atlantide*, Paris, L'Encrier, 1929. En 1932, il devient directeur du musée de la Parole et du Geste, fondation de la Ville de Paris et de l'université de Paris. Il sera également le premier directeur de la Phonothèque nationale, à sa création en 1938. Dévigne souhaite à ce titre la réalisation d'un Atlas sonore de la France, « encyclopédie nationale sonore des parlers, patois et vieux chants de France ». Il effectue dans ce but une « croisière folklorique » dans les Alpes en 1939. Voir le site : <http://gallica.bnf.fr/VoyagesEnFrance/themes/Chansons6.htm>.



Couverture de l'essai de Roger Dévigne, paru en 1923 aux éditions Crès et Cie.



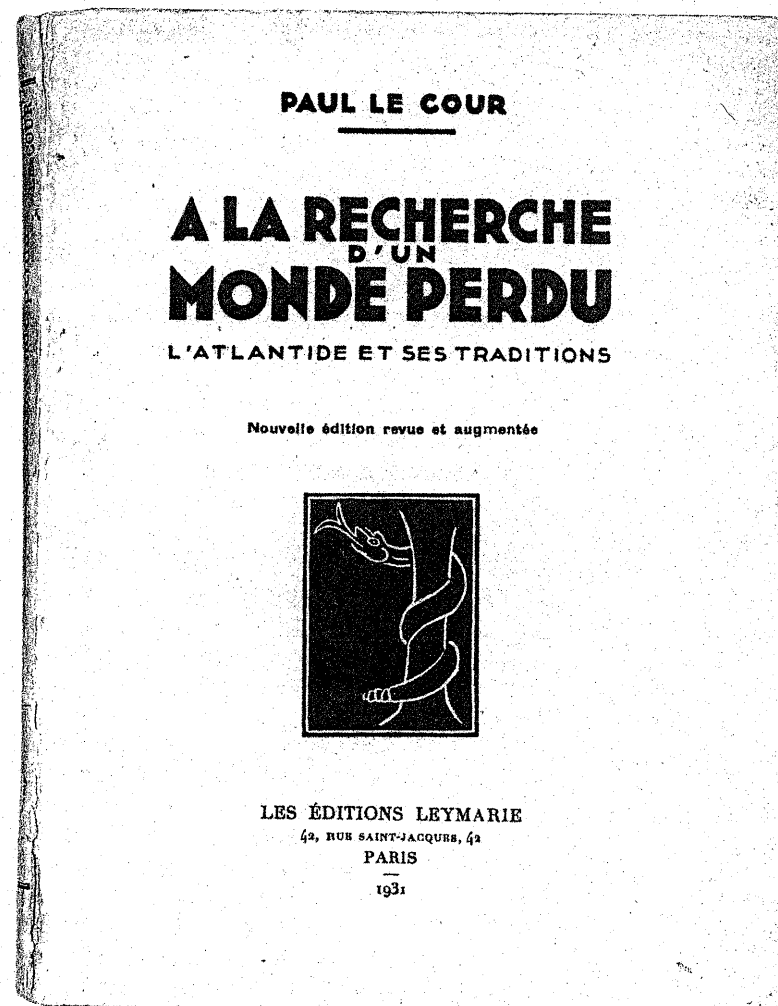
avons évoquées plus haut, propose de mettre au service de la recherche du continent disparu des disciplines scientifiques comme l'archéologie ou la géologie.

Il compare sa démarche à celle de l'astronome Urbain Le Verrier, qui supposa l'existence de la planète Neptune en analysant les perturbations orbitales des autres planètes du système solaire. C'est par l'étude des sociétés anciennes que Dévigne entreprend de mettre au jour l'existence d'une civilisation inconnue, l'Atlantide. Il prend la précaution toutefois d'annoncer que la tâche sera compliquée du fait que l'Atlantide « s'est développée dans cette époque titanique de l'histoire terrestre, où les continents, les mers, les glaciers, les montagnes, avant d'avoir trouvé et gardé leur relatif équilibre actuel, étaient encore secoués de suprêmes et fantastiques convulsions » (Dévigne 1923 : IV).

Roger Dévigne mobilise les études publiées les années précédentes par des géographes, des géologues, des zoologistes ou des botanistes. De ces travaux, il déduit que « l'existence d'une Atlantide, d'abord immense, aux temps tertiaires, puis, peu à peu morcelée de la fin du tertiaire aux débuts du quaternaire, semble donc bien officiellement admise par les géologues actuels » (*ibid.* : 11). Il reconnaît cependant qu'« établir une carte de l'Atlantide, avec ses montagnes, ses vallées, ses hauts plateaux, est, à l'heure actuelle encore, plus difficile que d'établir celle des lointains paysages lunaires » (*ibid.* : 3) : cela nécessiterait de sonder le fond de l'océan Atlantique.

Dévigne entend montrer que l'Atlantide a existé géographiquement, historiquement, ethniquement, et que le récit de Platon se rapporte à une civilisation de l'âge du Bronze ayant laissé des traces dans les civilisations des côtes atlantiques européennes et américaines. Bref, en ce qui concerne l'Atlantide, c'est à la science que, selon Roger Dévigne, le dernier mot doit revenir.

Deux ans plus tard, en 1925, l'occultiste français, Paul Le Cour, fait paraître plusieurs articles dans le *Mercure de France* sur le même sujet. Tout en se servant des arguments apportés par la géologie et l'archéologie, Le Cour entend porter la question de l'Atlantide sur un autre terrain. À partir de l'Atlantide, il compte dévider le fil d'une tradition européenne, qu'il oppose à la tradition orientale, alors très en vogue, sous l'impulsion notamment des ouvrages d'Édouard Schuré ou d'Alexandra David-Neel. Le Cour écrit :



Couverture de la seconde édition du premier livre consacré par l'occultiste Paul Le Cour à l'Atlantide, paru en 1931 chez Leymarie, grand éditeur d'ouvrages sur le spiritisme et la métapsychique.

À notre avis, l'intérêt pour l'Atlantide est symptomatique et digne d'attirer l'attention, car il semble constituer une manifestation de l'instinct de conservation qui pousse les peuples comme les individus à se rattacher à leur passé et à continuer leur évolution selon la courbe tracée dès leur point de départ. Cette résurrection de l'Atlantide se produit en effet au moment même où de nombreux penseurs occidentaux, inquiets de la tournure que prend la mentalité européenne, tournent leurs regards vers la philosophie de l'Extrême-Orient, afin d'y rechercher les directives de notre vie sociale, intellectuelle et morale (Le Cour 1925a : 655).

Et il ajoute « que les auteurs des ouvrages publiés sur l'Atlantide sont des Français et des Américains et que Français et Américains peuvent être considérés comme les héritiers des traditions atlantéennes » (*ibid.*).

Alors que la démarche de Dévigne entendait s'inscrire dans un cadre purement scientifique, celle de Le Cour va bien au-delà. Certes, Paul Le Cour veut « montrer que l'étude de l'élément essentiel de la transmission des idées et des croyances, le langage, suffit pour projeter de vives lumières tant sur l'existence de l'Atlantide que sur la nature des traditions atlantéennes et sur la priorité si discutée de la civilisation » (*ibid.* : 657). Il semble donc vouloir développer une démarche comparative basée sur la linguistique. Il ajoute un peu plus loin : « On ne peut s'empêcher d'être frappé en constatant que certains de ces mots et certaines constructions de langage existent avec des analogies étonnantes de part et d'autre de l'Atlantique depuis les temps les plus reculés. » D'où la nécessité d'admettre « à une époque lointaine [...] une connexion entre les deux rives ». Le Cour renverse presque l'ordre des preuves, la comparaison des langues permettant d'affirmer la thèse géologique. Il évoque la surprise des conquistadors qui découvrirent que les peuples du Mexique adoraient la croix et avaient des rites rappelant ceux des mystères grecs. Il note que le même mot « *Maya* » désigne les anciens habitants du Yucatán et une localité du Pays basque espagnol (*ibid.* : 658-659). Il trouve des similitudes dans l'écriture, dans l'importance accordée aux nombres 3, 5 et 7 de part et d'autre de l'Atlantique. Il établit un parallèle entre la kabbale et le cheval (*caballus*), « attribut essentiel de Neptune-Poseidon, roi des Atlantes », ce qui lui permet de dire que « si les Kabbalistes déclarent que leurs livres renferment de vastes connaissances cachées, il est loisible d'en déduire que c'est encore des connaissances atlantéennes qu'il s'agit » (*ibid.* : 663).

Tout cela permet à Paul Le Cour de conclure que « nous ne sommes pas plus les héritiers de l'Orient que nous ne sommes des

Latins », et de prédire qu'« après une longue période d'obscurité et au moment où la claire vision des buts à poursuivre s'est altérée, l'idéal atlanto-celte, par la résurrection d'Atlantis, tend à reconquérir nos consciences dans un instinctif mouvement de défense ». Il ajoute plus loin :

On voit donc que la tradition atlantéenne continue à se manifester sans même que nous nous en doutions ; or, en ce moment où le monde est entraîné vers on ne sait quelles destinées, où règne chez beaucoup une vague inquiétude des lendemains, il n'est peut-être pas sans intérêt de montrer que dans les couches plus profondes de la civilisation européenne, en apparence si préoccupée de poursuivre des buts uniquement matériels, il existe des courants annonciateurs d'une rénovation intellectuelle, morale et sans doute sociale en accord avec ce qui constitue le caractère même de notre race (*ibid.* : 664-665).

Quelques mois plus tard, dans un nouvel article du *Mercure de France*, Le Cour se déclare :

[...] convaincu que nous sommes à l'aube d'un vaste mouvement de résurrection des traditions oubliées venues du grand continent disparu, et cela en vue d'une Renaissance qui sera la troisième des temps modernes (la première étant la renaissance alexandrine et la seconde celle du XVI<sup>e</sup> siècle) et qui aura lieu après le cataclysme que nous entrevoyons ou, espérons-le plutôt, par la crainte salutaire de ce cataclysme (Le Cour 1925c : 826).

## Deux façons de chercher l'Atlantide

Les approches de Dévigne et de Le Cour semblent *a priori* très différentes. L'un cherche des preuves géologiques, l'autre veut reconstruire une tradition. Les deux hommes vont pourtant se rencontrer et collaborer. Dès l'introduction de son ouvrage, Roger Dévigne notait que « la Science des Études Atlantidiennes, tout entière, est à organiser, avec ses cohortes d'explorateurs, de géologues, de linguistes, d'anthropologistes, d'architectes, d'épigraphistes, de dragueurs de fonds sous-marins... » (Dévigne 1923 : VII). Dans le dernier chapitre, il proposait la création d'un « Institut international de Recherche », pour « coordonner nos notions éparses sur les civilisations primitives » (*ibid.* : 277).

Après la parution d'un troisième article consacré à l'Atlantide dans le *Mercure de France*, Paul Le Cour (1925d) conçut lui aussi « l'idée de fonder une société réunissant tout ceux que ces questions pouvaient intéresser » (Bessmertny 1949 : 223). Il en propose la

présidence à Roger Dévigne. La Société d'études atlantéennes, et non « atlantidiennes » comme préférait Dévigne – une première divergence pour l'instant sans conséquence –, est créée au cours d'une réunion à la Sorbonne le 24 juin 1926.

Mais très vite, la collaboration entre les deux hommes va rencontrer de sérieux problèmes. Une polémique sur le but de l'étude et la manière d'y parvenir naît rapidement entre Le Cour et Dévigne, conduisant Le Cour à donner sa démission de secrétaire général dès 1927.

Les choses n'en restent pas là. La controverse dépasse rapidement le cadre d'une simple discussion sur la méthode scientifique. Dans le numéro du 1<sup>er</sup> avril 1927 du *Mercur*, Paul Le Cour donne sa version des faits :

Si M. Roger Dévigne a émis le premier l'idée de fonder un Institut *Atlantidien*, la réalisation de la Société *Atlantéenne* a été accomplie sous mon impulsion personnelle. La différence des deux termes indique déjà la différence des tendances, puisque l'un concerne l'existence matérielle de l'Atlantide et l'autre, tout en englobant ce point de vue, envisage surtout ses influences spirituelles. La S.E.A. devait donc être à la fois scientifique et artistique, elle devait unir l'art et la pensée, comme je l'ai exposé plusieurs fois dans le *Mercur de France* et ailleurs, car je ne me suis jamais caché d'envisager ainsi sa direction (Le Cour 1927a).

Il écrit encore dans le *Mercur* du 1<sup>er</sup> juillet 1927 :

La S.E.A. telle que je l'avais conçue [...] n'était pas seulement un groupement d'atlantologues [Gattefossé], ni un Institut de recherches uniquement scientifiques [Dévigne], car, tout en englobant ces points de vue, elle devait, selon moi, dégager la haute et noble philosophie qui fut le patrimoine des peuples de l'Occident et animer par elle la vie intérieure de ses adhérents » (Le Cour 1927b : 210, note).

La polémique s'envenime. Dans le *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> juin 1927, Roger Dévigne porte des accusations bien plus sérieuses :

Tous ces chercheurs consciencieux, tous ces savants notoires auxquels il écrivait, n'étaient, pour M. Le Cour, que des alibis. Il l'avoue ingénument (p. 219). La recherche de l'Atlantide n'est pour lui qu'un prétexte, qu'un « tremplin » pour « la création d'un idéal capable de sauver notre civilisation ». Rien que cela !... Quel est cet idéal de M. Le Cour, qui est de son propre aveu spirite, kabbaliste, que sais-je encore ? Peut-être celui que M. Le Cour formulait sous ce titre : « Vers une Dictature ? » dans le *Monde Nouveau* du 15 juin 1926 ? (Dévigne 1927).

Le débat change ainsi de ton. Dans sa réponse publiée par le *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> juillet 1927, Paul Le Cour écrit :

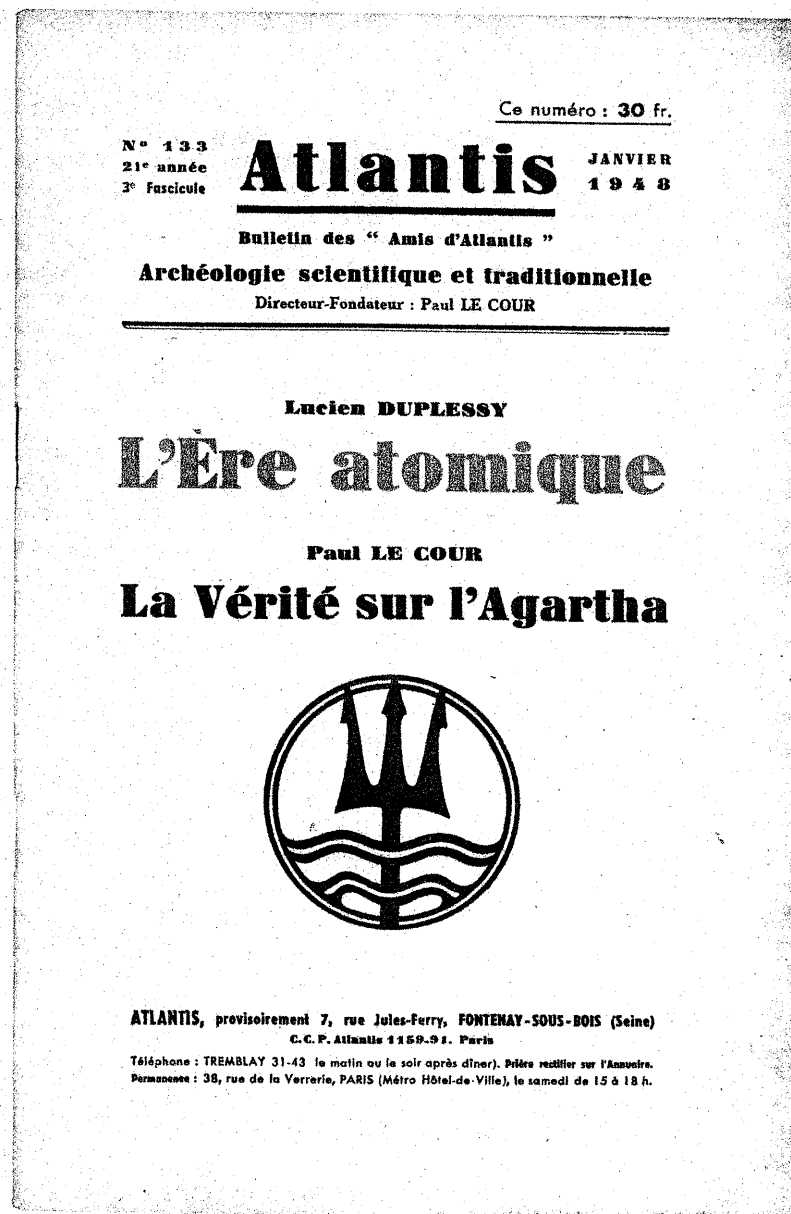
À notre époque où certains arrivistes féroces ont perdu toute conscience il est des choses qu'il faut avoir le courage de dire. Polémiste sans scrupules ni foi, critique superficiel, rhéteur de réunion publique, ce qu'il veut en effet, c'est déconsidérer ses adversaires. [...] Nous connaissons ces procédés, on les retrouve préconisés dans les milieux bolchevistes. Or, les signataires d'un article publié par *L'Humanité* il y a quelques mois, prenant la défense d'un ouvrier bolcheviste du nom de Lazarevitch, se déclaraient « amis de la révolution ». M. Dévigne figure parmi les signataires. On le trouve aussi deux fois dans les *Cahiers de l'Anti-France* (Bossard éditeur). D'abord parmi les anarchistes. Ensuite parmi les défaitistes d'après guerre. Et cela explique bien des choses !... (Le Cour 1927b : 211-212).

Après avoir quitté la société, Paul Le Cour, « sur la demande de plusieurs amis » (Bessmertny 1949 : 223), crée un nouveau groupement, les Amis d'Atlantis, et un bulletin, *Atlantis*, qui deviendra par la suite une revue. De son côté, Roger Dévigne poursuit ses recherches, mais cesse peu à peu d'être associé à la question atlante, tandis que le groupe de Le Cour prend de l'ampleur et que son nom reste attaché, jusqu'à sa mort en 1954, à ce thème.

### L'impossibilité de déployer une Atlantide géologique

Qu'est-ce que l'histoire des controverses entre Le Cour et Dévigne nous apprend sur la question du rapport entre science et parascience ? Précisons tout d'abord que les termes de « parascience » ou de « pseudo-science » sont très rarement utilisés à cette époque. Comme nous l'avons vu plus haut, le premier enseignement est que la présentation de ces controverses en termes d'opposition entre vraie et fausse science n'est guère productive, dans la mesure où cela revient à reprendre l'argumentation même des acteurs. Au lieu, donc, de poursuivre le partage entre vraie et fausse science comme s'il allait de soi, il est plus intéressant de s'interroger sur ce que font Dévigne et Le Cour. En décrivant leurs activités, on découvre que les termes de « parascience » ou d'« archéologie fantastique » recouvrent des pratiques différentes.

Paradoxalement, ce sont ceux qui se soucient le plus de coller à une certaine image de la science qui vont rencontrer les plus grandes difficultés. Roger Dévigne, soucieux de rigueur scientifique, s'efface au bout de quelques années. Sa démarche ne parvient pas à se



Couverture du numéro de janvier 1948 de la revue Atlantis, fondée par Paul Le Cour en 1926 et consacrée à l'« archéologie scientifique et traditionnelle ».

déployer au-delà de la question des preuves, où toute l'énergie des participants semble s'épuiser. En voulant porter le débat sur le terrain de l'archéologie, il ne parvient qu'à faire disparaître son sujet d'étude.

En fait, l'échec de sa démarche est inscrit dans l'ambition scientifique même de son projet. Dans le dernier chapitre de son livre, où il propose la création d'un institut, il écrit : « Où pourrait-on trouver [...] de nos jours, un corps savant ainsi organisé : I) Des équipes d'explorateurs de l'Océan [...] ? II) Des équipes d'archéologues, d'architectes, d'épigraphistes [...] ? III) Des équipes de linguistes [...] ? IV) Des équipes de géologues, de zoologistes, de botanistes, d'anthropologistes... » (Dévigne 1923 : 278). Il suggère rien de moins que la création d'« une véritable École de l'Atlas », à l'image des écoles du Caire ou d'Athènes. Et il finit son livre en écrivant : « Je ne pense pas, à la vérité, que l'on enseigne demain dans les écoles l'histoire de l'Atlantide. » L'échec de son projet est tout simplement inscrit dans la définition qu'il lui donne. Il s'agit de réorienter les disciplines existantes en leur donnant d'autres priorités, un nouveau programme de travail.

Paul Le Cour, à l'écouter, semble s'opposer bien plus que Dévigne à la démarche scientifique puisqu'il l'ignore quasi totalement. Mais c'est curieusement cela qui sauve son entreprise. Lui qui ne cherche aucunement à prouver l'existence de l'Atlantide rebondit au-delà de la controverse qui l'oppose à Dévigne, et parvient à maintenir et à développer les activités des Amis d'Atlantis. Ces derniers ne sont pas des scientifiques cherchant à prouver l'existence d'un événement historique, mais des Atlantes soucieux de perpétuer une tradition. C'est là une tout autre attitude, incomparablement plus efficace du seul fait qu'elle promet et apporte à ses membres une identité de groupe, et le lien social qui la fait exister. À preuve, la revue *Atlantis* paraît encore de nos jours. Un village de vacances, appelé Pinada Atlantis, a même été créé à Arès, près de Bordeaux, et des voyages et croisières sont organisés sur les hauts lieux de l'Atlantide.

### Opposer l'Atlantide à la science

Les débats sur l'Atlantide ne se contentent donc pas d'opposer ceux qui croient à l'existence du continent englouti et ceux qui n'y croient pas, une vraie et une fausse archéologie. Ils opposent surtout différentes façons de concevoir la question atlante, dont les porte-parole

s'accusent mutuellement de trahir la science ou la vérité. Nous allons voir maintenant que l'opposition entre l'Atlantide et la science légitime est une invention d'une troisième catégorie d'acteurs.

On peut en effet se demander pourquoi le projet de Roger Dévigne ne parvient pas à s'intégrer aux recherches des scientifiques sur les travaux desquels il fonde sa démarche. C'est que, outre ces scientifiques, un autre intervenant, Paul Couissin, agrégé de lettres et professeur à la faculté d'Aix-en-Provence, va se mêler au débat et construire l'opposition entre vraie et fausse science qui finira par résumer tout le débat. Il publie dans le *Mercur de France* à la même époque que Paul Le Cour. Nous avons vu comment Pierre Termier établit un lien entre les ponts intercontinentaux et le texte de Platon. Paul Couissin, quant à lui, distingue les ponts intercontinentaux, dont il ne conteste pas l'existence, et l'Atlantide, un mythe. « Admettons par hypothèse l'existence, jusqu'à l'aurore du quaternaire, de ce continent atlantique. Le problème est-il résolu ? En aucune façon. Il reste, en effet, à prouver que ce continent est bien l'Atlantide de Platon » (Couissin 1927a : 47). Or, entre les dates données par Platon et celles des géologues, les choses ne collent pas : « Entre les dix mille ans de Platon et les cent mille ans des géologues se creuse donc un fossé de neuf cents siècles qu'aucune subtilité ne saurait combler et sur lequel les fidèles de l'Atlantide se gardent bien d'insister » (*ibid.* : 48). Couissin s'intéresse ensuite aux données fournies par la préhistoire, qu'il compare à celles de Platon : « L'Atlantide de Platon et le continent atlantique des savants diffèrent complètement et par la date, et par la densité de la population, et par l'état de l'industrie et de la civilisation en général, sans parler de l'élément mythologique, et n'ont entre eux d'autre point de ressemblance que le lieu où l'un et l'autre auraient existé » (*ibid.* : 49).

La coïncidence entre la localisation des ponts et celle de l'Atlantide est-elle significative ? « C'est donc en dernière analyse, uniquement sur la coïncidence des lieux que les plus sérieux des atlantologues se fondent pour identifier l'Atlantide de Platon au continent atlantique des géologues. Cette coïncidence constitue-t-elle un argument suffisant ? Je ne le pense pas » (*ibid.* : 50). Couissin va même plus loin, et conclut que la coïncidence plaide contre l'Atlantide en raison de la difficulté à admettre que le souvenir ait pu se transmettre d'une telle catastrophe, « vieille de plusieurs dizaines de millénaires », et refuse carrément que la mémoire collective « ait conservé [...] la connaissance exacte du lieu exact où elle se produisit ». Il ajoute : « Résumons-nous. Il est possible qu'il ait existé jusqu'au début du quaternaire un continent joignant l'Eurafrique à

l'Amérique ; il est même possible que ce continent ait été habité. Mais il n'existait plus, et depuis longtemps, à l'époque où le place Platon. Sa population n'a jamais connu l'usage du bronze et n'a aucune part discernable dans l'évolution de la civilisation humaine. En un mot, si l'Atlantide géologique a existé, le récit de Platon ne la concerne pas, et l'on doit considérer "la théorie moderne de l'Atlantide comme une absolue fiction" [Couissin cite ici les propos de Sir Boyd Hawkins, datés d'août 1925] » (*ibid.* : 65).

### Séparer scientifiques et atlantologues

Paul Couissin exclut donc l'Atlantide des questions géologiques légitimes. Mais sa démonstration ne s'arrête pas là. Après avoir départagé les faits, il établit un partage subtil entre d'un côté ceux qu'il appelle les atlantologues, et de l'autre les scientifiques comme Termier ou Germain, invoqués par ces atlantologues. Pour ce faire, il en vient même à accepter une certaine idée de l'Atlantide.

Couissin rappelle qu'il « distingue soigneusement trois questions en effet bien distinctes : celle de l'existence d'une Atlantide géologique tertiaire, hypothèse scientifique, dont j'ai admis la vraisemblance, – celle de la civilisation atlantéenne décrite par Platon, à laquelle je dénie toute réalité historique, – et enfin le rôle des Atlantes dans la civilisation non seulement de l'Ancien, mais du Nouveau Continent, pure chimère relativement moderne et due aux Atlantologues » (Couissin 1927b : 727). Selon lui, en outre : « MM. Termier et Germain, à quelques nuances près, professent exactement les mêmes opinions. » Pour en assurer le lecteur, il a demandé à Termier de préciser son opinion. Réponse du savant : « Il n'est pas impossible qu'ils datent, ces derniers effondrements, d'une époque où l'humanité vivait déjà dans les mêmes parages ; il n'est donc pas impossible que des hommes en aient été victimes. *Nous n'en savons rien* [souligné par Couissin] » (*ibid.* : 728). Pierre Termier aurait ajouté ceci à propos des atlantologues : « Je n'ai aucune opinion sur les Atlantes, puisque j'ignore s'ils ont existé... Les atlantologues sont des gens d'imagination ; *je ne suis point un atlantologue* et j'ai déjà refusé deux fois de parler dans leurs réunions, n'ayant rien de nouveau à dire » (*ibid.* : 728). Pierre Termier s'est donc finalement éloigné des problématiques posées par Roger Dévigne.

Quant à Louis Germain, voici la réponse qu'il donne à Couissin : « *Bien entendu, je ne crois nullement à l'Atlantide telle*

que trop de fantaisistes la décrivent. *La mienne est uniquement géologique et tertiaire...* Je me garde bien de parler d'une civilisation atlantéenne, car je ne sais absolument rien qui puisse permettre d'avancer une telle chose » (*ibid.* : 728).

Encore faut-il savoir, lorsque ces savants évoquent les « atlantologues », de qui ils parlent vraiment. En effet, dans une réponse à Couissin, l'atlantologue Dévigne lui-même avait pris la peine de se démarquer de nombre de partisans de l'Atlantide : « Nous nous sommes donné un mal de diable pour mettre debout, envers et contre tous, les Études atlantéennes ; [...] il a fallu, à tout moment, lutter contre les théosophes, kabbalistes, métapsychistes et mystagogues et tous autres illuminés qui nous envahissaient » (*ibid.* : 726).

Couissin oublie-t-il ou feint-il d'oublier les controverses qui agitent les rangs des atlantologues ? Dans un texte ultérieur, pour accabler ces derniers il invoque la définition de la science. Il cite Dévigne : « La Société des études atlantéennes répète qu'elle n'entend employer au cours de ses investigations documentaires (!) que les méthodes des diverses sciences positives. » Commentaire de Couissin : « Qu'elle le répète, je n'en doute pas ; qu'elle pratique ces méthodes, c'est une autre affaire. Ce sont là des affirmations pompeuses qui « font bien » dans des déclarations-programmes, mais qui sont démenties par les faits. Le jour où la Société en question appliquerait les méthodes scientifiques, elle aboutirait au suicide immédiat » (Couissin 1927c : 207).

Couissin évoque alors, pour démontrer la justesse de ses vues, les propos tenus par Le Cour et Gattefossé :

On ne saurait trop le redire, les sciences positives ne veulent rien savoir de l'Atlantide. [...] Les atlantologues les plus logiques le reconnaissent : M. Gattefossé croit que l'hypothèse de l'Atlantide atlantique « correspond à la réalité » [...] mais il y croit pour des raisons non scientifiques puisque, de son propre aveu, cette hypothèse « est difficile à soutenir scientifiquement ». Et M. Le Cour, encore plus explicite, juge nécessaire de faire appel à « des méthodes d'investigation particulières et extra-scientifiques » [ou à] « une faculté inconnue qui n'est point la faculté rationnelle » et que Le Cour nomme « l'intuition esthétique », laquelle « se situe hors du monde phénoménal ». L'objet de ses recherches : légendes, mythologie, religions, symboles, tableaux, graffiti, langage, etc., ne ressort pas de l'expérimentation scientifique (*ibid.* : 207).

L'intervention de Paul Couissin dans le débat illustre les jeux de représentations mobilisés pour régler des différends entre des acteurs qui souhaitent s'identifier à quelque chose comme « la science ». Loin d'être donnée d'emblée, l'opposition science / parascience se

décline à travers toute une série de situations locales au cours desquelles la définition du partage entre vraie et fausse science est constamment redéfinie.

## Conclusion

Au cours des décennies récentes, de nombreux ouvrages ont été consacrés à la dénonciation des théories jugées farfelues en archéologie. En France, les livres de Jean-Pierre Adam (1975 ; 1988a) ont dénoncé les théories des « atlantomanes », par exemple. Mais la proximité des archéologues critiques à l'égard de ces théories d'amateurs avec les sociologues censés rendre compte des polémiques qui agitent ce domaine a eu pour conséquence que les sociologues, au lieu d'analyser la controverse entre archéologues et amateurs (ou l'absence de controverse comme c'est plus souvent le cas), ont étudié l'« erreur archéomane » du point de vue de l'archéologie savante<sup>12</sup>. Les articles de Jean-Bruno Renard (1988)<sup>13</sup>, qui étudie la « para-archéologie » comme si la frontière entre vraie et fausse archéologie allait de soi, illustrent le genre de problème de méthode qu'on rencontre encore souvent dans l'examen sociologique des « parasciences ». À aucun moment, il n'évoque les raisons qui l'autorisent à séparer ainsi le vrai du faux, la science de la parascience. Les théories sur l'Atlantide ne peuvent plus, dès lors, apparaître que comme des erreurs, des dérives, des délires. Il convient ainsi de s'interroger sur l'apport de cette sociologie à une compréhension de la construction des catégories de science et de parascience. Que nous propose-t-elle de plus qu'un supplément de dénonciation des « fausses sciences » ?

Or, nous avons vu dans la description qui précède que si l'on veut rendre compte de ces controverses, on ne peut isoler les amateurs de leurs critiques. Du seul fait qu'il sépare la théorie des ponts intercontinentaux de la question de l'Atlantide, la géologie de l'archéologie

12. On se reportera néanmoins à l'ouvrage de Wiktor Stoczkowski (1999) pour une intéressante discussion de ces dénonciations des « archéomanes ».

13. Soulignons au passage qu'il convient de ne pas confondre dans une même critique, comme Renard le fait, le relativisme en tant que méthode anthropologique avec le relativisme en tant que philosophie désireuse d'aplanir les différences. Rappelons donc, une fois de plus, que le but du relativisme dans l'analyse des débats sur le partage rationnel / irrationnel ou science / parascience n'est pas de gommer les différences, mais de rendre compte de leur émergence.

logie – alors que Pierre Termier dans ses conférences réunissait les deux sujets –, Paul Couissin construit une Atlantide mythique. En dehors de la controverse qu'il met en place, le dossier se présenterait tout autrement. En essayant de maintenir au sein d'une même discipline l'archéologie, la géologie, la paléontologie, etc., Roger Dévigne échafaude une Atlantide qui a cessé d'exister avant même qu'il ait fini d'en rédiger le programme. Paul Le Cour, par contre, en choisissant d'élaborer son argumentation sans faire référence à un débat ouvert avec l'archéologie « officielle », évite de s'engluier dans une controverse sans fin et peut déployer son discours sur le continent disparu.

Il s'agit également de prendre en compte le fait que les amateurs présentent au moins autant de différences, de divergences entre eux, qu'avec les dénonciateurs de l'archéomanie. Si l'on se contente de poser *a priori* un partage entre la vraie et la fausse archéologie, on passe à côté des différences tout à fait remarquables entre l'Atlantide selon Dévigne et l'Atlantide selon Paul Le Cour.

L'archéologie présente par ailleurs, plus que d'autres disciplines scientifiques, la particularité de développer des controverses susceptibles de dériver vers des accusations de fraude ou de délire. S'il est un domaine où il est difficile de tracer une frontière entre le sérieux et le fantastique, c'est bien l'archéologie. Lorsque Jean-Paul Demoule (1992 ; 1994) dénonce pêle-mêle les expéditions à la recherche du Yéti du Caucase soutenues par Yves Coppens, les thèses sur le site de Glozel (Demoule 1993) ou les spéculations d'Émilie Masson sur la vallée des Merveilles (Masson *et al.* 1993), on constate que la polémique passe moins entre professionnels et amateurs qu'entre écoles ou générations de savants. L'archéologie est une discipline dont le professionnalisme et les méthodes sont incontestables. Elle est pourtant parcourue par des controverses au moins aussi violentes que celles qui agitent partisans et adversaires de la parapsychologie ou des ovnis. Elle est aussi une discipline dont l'image publique, à travers un personnage comme Indiana Jones par exemple, reste très éloignée des pratiques réelles.

De plus, l'archéologue se retrouve constamment face à un paradoxe. Il doit en effet à la fois dire le vrai sur tel ou tel vestige, et pour ce faire entrer éventuellement en conflit avec des interprétations plus anciennes, souvent étranges de notre point de vue contemporain, et prendre au sérieux ces interprétations étranges, du fait que leur ancienneté leur confère le statut de fait historique. L'archéologue ne peut, certes, croire que Stonehenge a été érigé par des géants, mais il doit inclure dans son analyse le fait qu'à d'autres

époques – qu'il exhume – cette interprétation prévalait. Le problème est aussi vif pour l'époque actuelle. Ainsi, au sujet de la controverse soulevée par le site de Glozel, Jean-Paul Demoule (1993) s'attache-t-il tout à la fois – en un mouvement tendu qu'il est aujourd'hui le seul à pouvoir exécuter sans tout ramener à la dénonciation<sup>14</sup> – à réfuter les théories des « archéomanes », à reconnaître à ce site qui est peut-être un faux le statut de « lieu de mémoire », et à accorder aux controverses soulevées par les amateurs le statut de patrimoine.

Enfin, l'idée d'une opposition entre vraie et fausse archéologie occulte la question bien plus intéressante de la coexistence des différents régimes d'interprétation du passé au sein de la société. À constater l'usage que certains archéologues font de l'Atlantide dans le but de faire connaître leurs travaux, on peut penser que l'archéologie fantastique est parfois moins un obstacle qu'une ressource. Non seulement on assiste à la résurgence régulière de thèses sur la localisation de l'Atlantide par des archéologues *a priori* professionnels, mais encore certains archéologues tout ce qu'il y a de plus sérieux ont tendance, à côté de leur dénonciation des atlantomanes, à conserver l'idée que la légende de l'Atlantide repose sur un noyau de réalité, localisé le plus souvent en Crète ou à Santorin. C'est le cas, par exemple, de Jean-Pierre Adam (1988a). Critiquée par Pierre Vidal-Naquet (2005), cette tendance à préserver un noyau factuel à la légende, démarche qui s'inspire de l'image publique de la découverte de Troie par Heinrich Schliemann, témoigne une fois de plus que l'opposition entre vraie et fausse archéologie est sans doute moins pertinente que l'étude des définitions que donnent les divers protagonistes à ces termes.

14. Il écrit notamment : « Mais faut-il vraiment s'attrister de la prospère carrière de Glozel et chercher à cloré l'affaire une fois pour toutes ? En un temps où tout devient "lieu de mémoire", ne convient-il pas de préserver, non seulement les collections même de Glozel, récemment classées "monument historique", mais l'affaire elle-même qui, par sa perpétuation, deviendrait ainsi partie intégrante de notre patrimoine national ? » (Demoule 1993 : 67). Pour un autre exemple de cette tension maintenue, voir son « Lascaux » (Demoule 1997). La plupart des autres chercheurs, qu'ils soient anthropologues ou archéologues, se révèlent incapables de saisir cette dimension culturelle des affaires dans lesquelles ils sont impliqués, n'y voyant que des scories dont il faudrait à toute force se débarrasser. Ainsi les articles de Jean-Pierre Adam dénonçant l'archéologie fantastique passent à côté de cet aspect, omettant le rôle des non-archéologues dans la construction des représentations du passé, et réduisant leurs prises de position à un « divertissement stérile » (Adam 1988b).

En effet – pour revenir un instant à nos controverses sur l'Atlantide –, les disputes entre Paul Le Cour et Roger Dévigne au début du XX<sup>e</sup> siècle prennent place dans un contexte où les sciences sociales sont en pleine formation – où les thèses les plus rigoureusement discutées passeraient aujourd'hui aisément pour des discussions d'atlantomanes. À la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Gabriel de Mortillet nie l'existence de l'Atlantide, mais estime néanmoins nécessaire de lui consacrer plusieurs pages dans son ouvrage *Formation de la nation française* (Mortillet 1897 : 25-30). Les théories de l'ethnologue allemand Leo Frobenius (1949), qui localisait l'Atlantide en Afrique noire, ont été publiées en France dans la collection « Bibliothèque historique ». Celle-ci, tout comme la collection « Bibliothèque scientifique », accueillait indistinctement des ouvrages sur l'Atlantide<sup>15</sup> et d'autres abordant des questions encore scientifiquement recevables de nos jours. La théorie de Grafton Elliott-Smith, expliquant l'histoire de l'ensemble des civilisations et des cultures à partir du foyer égyptien, n'est pas très éloignée des thèses sur l'Atlantide mère des civilisations. Grafton Elliott-Smith n'en a pas moins sa place dans les manuels d'histoire de l'anthropologie.

Si les sciences sociales ont aujourd'hui acquis une réelle autonomie par rapport aux amateurs et aux érudits, cette autonomie est récente. L'histoire de l'archéologie – discipline très dépendante de son image publique – reste de son côté parcourue de tensions internes tout aussi importantes, sinon plus, que celles qui opposent archéologues et archéomanes. Il est donc d'autant moins pertinent de prétendre analyser l'archéologie fantastique à partir des positions supposées d'une archéologie savante que cette archéologie savante est loin d'être unanime.

### Références bibliographiques

- Adam, Jean-Pierre. 1975. *L'Archéologie devant l'imposture*, Paris, Robert Laffont.  
 — 1988a. *Le Passé recomposé. Chroniques d'archéologie fantasque*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte ».

15. Voir Bessmertny (1949) ; Imbelloni & Vivante (1942) ; Poisson (1945).

- 1988b. « L'archéologie travestie », in *L'Archéologie et son image*, actes du colloque des VIII<sup>es</sup> Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, les 29-30-31 octobre 1987, Juan-les-Pins, Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques, pp. 185-199.  
 Bahn, Paul. 1995 [18 novembre]. « Trouble with Atlantis », *New Scientist*, p. 62.  
 Bessmertny, Alexandre. 1949. *L'Atlantide. Exposé des hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique ».  
 Braghine, colonel A. 1939. *L'Énigme de l'Atlantide*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique ».  
 Couissin, Paul. 1927a [15 février]. « Le mythe de l'Atlantide », *Mercure de France*, vol. 194, n° 688, pp. 29-71.  
 — 1927b [1<sup>er</sup> mai]. « Notes et documents scientifiques : l'Atlantide », *Mercure de France*, vol. 195, n° 693, pp. 725-731.  
 — 1927c [1<sup>er</sup> juillet]. « Notes et documents scientifiques : Un dernier mot sur l'Atlantide », *Mercure de France*, vol. 197, n° 697, pp. 204-209.  
 Davis Zemon, Natalie. 1979. *Les Cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier Montaigne, coll. « Collection historique ».  
 Delumeau, Jean. 1978. *La Peur en Occident. XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, une cité assiégée*, Paris, Fayard.  
 Demoule, Jean-Paul. 1992. « Sciences de l'homme : le retour de l'irrationnel ? », *La Recherche*, vol. 23, n° 246, pp. 1036-1040.  
 — 1993. « Glozel : récit d'une imposture », *L'Histoire*, n° 166, pp. 64-67.  
 — 1994. « Origines de l'homme et mythes scientifiques », in Collectif, *Sciences : raison et déraison. Cours général public 1993-1994*, Lausanne, Payot, pp. 31-49.  
 — 1997. « Lascaux », in Nora, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, vol. 3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », pp. 237-271.  
 Dévigne, Roger. 1923. *Un continent disparu. L'Atlantide, sixième partie du monde*, Paris, Éditions Crès et Cie, coll. « Voyages ».  
 — 1927 [1<sup>er</sup> juin]. « Notes et documents scientifiques : l'Atlantide », *Mercure de France*, vol. 196, n° 695, pp. 484-487.  
 Duchêne, Hervé. 1994. « L'éruption de Santorin », *L'Histoire*, n° 178, pp. 8-14.  
 Eisenstein, Elizabeth Lewisohn. 1991. *La Révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », série « Anthropologie des sciences et des techniques ».  
 Elliot Smith, Grafton. 1932. *In the Beginning. The Origin of Civilization*, Londres, Watts & Co, coll. « The Thinker's Library ».  
 Foucrier, Chantal. 2004. *Le Mythe littéraire de l'Atlantide (1800-1939). L'origine et la fin*, Grenoble, Ellug, coll. « Ateliers de l'imaginaire ».  
 Frobenius, Leo. 1949. *Mythologie de l'Atlantide. Le « Poseidon » de l'Afrique noire, son culte chez les Yorouba du Bénin*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique ».



- Gattefossé, Jean & Claudius Roux. 1926. *Bibliographie de l'Atlantide et des questions connexes*, Lyon, imprimerie Bosc Frères et Riou.
- Germain, Louis. 1913. « Le problème de l'Atlantide et la zoologie », *Annales de géographie*, t. XXII, pp. 209-226.
- Goody, Jack. 1986. *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin.
- 1979. *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».
- Grumbert, Pierre. 2001. « L'Atlantide refait surface », *Science & Vie junior*, n° 146, pp. 86-89.
- Guillaud, Lauric. 2001. *L'Éternel déluge. Un voyage dans les littératures atlantidiennes*, Paris, E-dite, coll. « E-dite essais ».
- Imbelloni, José & Armando Vivante. 1942. *Le Livre des Atlantides*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique ».
- Joleaud, Léonce. s. d. *L'Atlantide envisagée par un paléontologiste*, texte de la conférence donnée le 30 avril 1928, Paris, secrétariat de l'Association française pour l'avancement des sciences.
- Latour, Bruno. 1985. « Les "Vues" de l'Esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », *Culture technique*, numéro spécial n° 14, pp. 5-29.
- 1995. *La Science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », série « Essais ».
- Le Cour, Paul. 1925a. « La résurrection d'Atlantis », *Mercure de France*, vol. 179, n° 645, pp. 654-665.
- 1925b. « Le « Mercure » de France », *Mercure de France*, vol. 181, n° 651, pp. 679-694.
- 1925c. « Notes et documents scientifiques : récentes publications sur l'Atlantide », *Mercure de France*, vol. 183, n° 657, pp. 826-830.
- 1925d. « À la recherche d'un monde perdu. L'Atlantide et ses traditions », *Mercure de France*, vol. 184, n° 659, pp. 332-382.
- 1927a. « Notes et documents scientifiques : l'Atlantide », *Mercure de France*, vol. 195, n° 691, pp. 228-229.
- 1927b. « Notes et documents scientifiques : deux réponses de M. Paul Le Cour », *Mercure de France*, vol. 197, n° 697, pp. 209-214.
- Lenclud, Gérard. 1990. « Vues de l'esprit, art de l'autre. L'ethnologie et les croyances en pays de savoir », *Terrain*, n° 14, « L'incroyable et ses preuves », pp. 5-19.
- Martin, Thomas-Henri. 1841. « Dissertation sur l'Atlantide », *Études sur le « Timée » de Platon*, Paris, Ladrance.
- Masson, Émilie, et al. 1993. « L'irrationnel dans les sciences humaines (suite et fin) », *La Recherche*, vol. 24, n° 250, pp. 67-69.
- Milo, Daniel Shabetai. 1997. *Trahir le temps : Histoire*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel ».

- Mortillet, Gabriel de. 1897. *Formation de la nation française. Textes, linguistique, paléontologie, anthropologie*, Paris, Félix Alcan, coll. « Bibliothèque scientifique internationale ».
- Perrin, Michel & Jean Pouillon. 1988. « La pensée mythique : de la forme à l'usage », *L'Homme*, vol. 28, n° 106-107, pp. 7-12.
- Poisson, Georges. 1945. *L'Atlantide devant la science. Étude de préhistoire*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique ».
- Ramage, Edwin (dir.). 1978. *Atlantis, Fact or Fiction ?*, Bloomington, Indiana University Press.
- Renard, Jean-Bruno. 1988. « La para-archéologie et sa diffusion dans le grand public », in *L'Archéologie et son image*, actes du colloque des VIII<sup>es</sup> Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, les 29-30-31 octobre 1987, Juan-les-Pins, Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques, pp. 275-290.
- Schmitt, Jean-Claude. 1988. « Les "superstitions" », in Le Goff, Jacques & René Rémond (dir.), *Histoire de la France religieuse. Tome 1 : Des dieux de la Gaule à la papauté d'Avignon*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 1988, pp. 417-551.
- 1994. *Les Revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires ».
- 2001. *Le Corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires ».
- Schnapp, Alain. 1993. *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Carré.
- Stiebing, Jr., William H. 1984. *Ancient Astronauts, Cosmic Collisions and Other Popular Theories About Man's Past*, Amherst, Prometheus Books.
- Stoczkowski, Wiktor. 1999. *Des hommes, des dieux et des extraterrestres. Ethnologie d'une croyance moderne*, Paris, Flammarion.
- Svenbro, Jesper. 1980. « L'idéologie "gothisante" et l'Atlantica d'Olof Rudbeck », *Quaderni di Storia*, vol. 6, n° 11, pp. 121-156.
- Termier, Pierre. 1913. « L'Atlantide », *Bulletin du musée océanographique de Monaco*, n° 256, pp. 2-22.
- 1924. « La dérive des continents », *Bulletin du musée océanographique de Monaco*, n° 443.
- Vidal-Naquet, Pierre. 1982. « Hérodote et l'Atlantide : entre les Grecs et les Juifs. Réflexions sur l'historiographie du siècle des Lumières », *Quaderni di storia*, vol. 8, n° 16, pp. 3-76.
- 1983. « Athènes et l'Atlantide : structure et signification d'un mythe platonicien », in *Le Chasseur noir*, Paris, La Découverte, pp. 335-360.
- 1990. « L'Atlantide et les nations », in *La Démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, Flammarion, pp. 139-159, 353-361.
- 2005. *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire ».

- Williams, Stephen. 1991. *Fantastic Archeology. The Wild Side of North American Prehistory*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Zangger, Eberhard. 1992. *The Flood From Heaven. Deciphering the Atlantis Legend*, New York, William Morrow.